

Roland Hureaux

GNOSE ET GNOSTIQUES
des origines à nos jours



DESCLÉE DE BROUWER

GNOSE ET GNOSTIQUES

Du même auteur

Jésus et Marie-Madeleine, Perrin, 2005,
rééd. en livre de poche, coll. Tempus

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

© 2015, Groupe Artège
Éditions Desclée de Brouwer
10, rue Mercœur - 75011 Paris
9, espace Méditerranée - 66000 Perpignan

www.editionsddb.fr

ISBN : 978-2-22007-643-0
ISBN pdf : 978-2-22007-890-8

Roland HUREAUX

GNOSE ET GNOSTIQUES

Des origines à nos jours

DESCLÉE DE BROUWER

Pour les historiens du christianisme, la crise gnostique du II^e siècle apparaît comme la première grande épreuve intellectuelle qu'ait eue à traverser l'Église à ses commencements. Crise d'autant plus redoutable pour elle qu'elle n'avait pas encore établi son assise dogmatique, comme elle devait le faire deux siècles plus tard, et que la gnose comportait de redoutables ambiguïtés : sa différence avec l'orthodoxie était loin d'être claire au premier abord.

C'est cette crise qui devait être au départ notre objet d'étude. Il nous est cependant apparu que, si la gnose fait moins parler d'elle ensuite, elle n'en demeure pas moins active au sein de l'Empire romain, au moins jusqu'à la fin du IV^e siècle. Les principaux textes gnostiques qui nous sont parvenus datent ou, au moins, ont été compilés après Constantin.

Mais dès le III^e siècle, prend son essor dans l'Empire perse, la doctrine de Mani. Longtemps tenue pour une religion exotique, issue du supposé « vieux fond dualiste » iranien, le manichéisme se situe pourtant dans la stricte continuité des gnosés gréco-latines du II^e siècle, en particulier celle de Marcion. Et Mani connaissait sans nul doute bien mieux Jésus que Zarathoustra ! C'est ainsi qu'il est apparu d'ailleurs aux spécialistes comme Henri-Charles Puech au fur et à mesure du progrès de leurs recherches. Il nous aurait dès lors semblé tout à fait artificiel de traiter de Basilide, Valentin ou Marcion et de ne pas traiter de Mani, dont la doctrine est étonnamment proche.

Après avoir rencontré un grand succès, le manichéisme s'essouffle en Occident et en Perse au cours du premier millénaire,

ne poursuivant sa carrière, encore quelques siècles, qu'en Chine. Mais si Mani lui-même sombre dans l'oubli, comment ne pas voir que c'est sa doctrine qui se retrouve, à quelques détails près, dans des mouvements comme les pauliciens de l'Empire byzantin, les bogomiles de la péninsule balkanique et les cathares qui se répandent dans le Nord de l'Italie et dans le Midi de la France entre le XII^e et le XIV^e siècle?

Une continuité incontestable là aussi : ce qui frappe en effet dans les mouvements gnostiques, malgré la prolifération multi-forme voire extravagante de leur métaphysique (en particulier chez Basilide, Valentin et Mani), est la permanence voire la monotonie des structures de base, inchangées pour l'essentiel des origines à nos jours.

Par ailleurs une étude attentive des textes du Nouveau Testament, seule source substantielle que nous ayons sur le christianisme des commencements et les indications des Pères de l'Église, plus tardives, conduisent à penser qu'avant de s'épanouir comme elles l'ont fait dans la première moitié du II^e siècle, les doctrines gnostiques étaient probablement présentes dans l'environnement de la première génération chrétienne, dès le I^{er} siècle donc.

La gnose n'est-elle donc, comme le dit Renan, qu'une « maladie infantile » du christianisme ou bien un phénomène plus large, préchrétien le cas échéant, et intéressant d'autres traditions religieuses? C'est ce que nous avons, entre autres, essayé d'examiner.

Il existe en tout cas une continuité irrécusable du mouvement gnostique entre le I^{er} et le XIV^e siècle. C'est ce qui nous a conduits à traiter cet ensemble dans sa totalité, sans perdre de vue que son origine se situe dans l'espace gréco-latin et que son rameau le plus important, le manichéisme, tributaire lui aussi dans ses origines de la culture grecque et du judéo-christianisme, se déploie dans le Moyen et même l'Extrême-Orient.

Et après? La disparition des derniers cathares en Occident et des derniers manichéens revendiqués en Chine, au XIV^e siècle, ne marque pas la fin des idées gnostiques, dont nous montrons dans un chapitre de conclusion, qu'elles ont continué jusqu'à nos jours leur chemin, sous différents avatars. Cela au travers de ce

que ses tenants eux-mêmes appellent une « tradition » initiatique où les principaux thèmes de la gnose des origines se retrouvent en totalité ou, le plus souvent, en partie. La gnose en est ainsi venue à imprégner des courants qui ont joué un rôle important dans l'émergence de la modernité. Mais cette gnose postérieure aux cathares n'apparaît plus sous la forme d'Églises organisées ayant leurs adeptes, leurs lieux de culte, leur hiérarchie, leurs dogmes. Nous avons plutôt affaire à ce qu'on pourrait appeler une gnose de salon, sous la forme de cercles, de cénacles, de réseaux sociaux mouvants où se transmettent certaines idées gnostiques et non des moindres mais rarement toutes. La gnose se trouve en même temps, comme tous les héritages religieux, confrontée à la modernité : là où certains perpétuent les antiques traditions, d'autres les laïcisent jusqu'à abandonner toute référence métaphysique.

L'intérêt que lui portent cependant une multitude de philosophes, d'écrivains, d'artistes, surtout à l'époque romantique, montre que le mouvement gnostique a marqué de son empreinte toute la culture occidentale.

I

POUR PLANTER LE DÉCOR

Le mouvement gnostique s'est développé entre le I^{er} et le III^e siècles de notre ère, d'abord au sein de l'Empire romain, dans cette période exceptionnelle à tous égards qu'on qualifie de « paix romaine » (*pax romana*).

La paix romaine

De la bataille d'Actium (31 avant J.-C.) qui voit, par la victoire d'Octave sur Antoine et Cléopâtre, se clore le long cycle des guerres civiles de la fin de la République à 235 après J.-C., début de ce qu'on a appelé « l'anarchie militaire », soit pendant deux siècles et demi, l'Empire romain vit en paix.

Cette paix n'est troublée que par deux rudes guerres de succession à l'Empire en 68 et 193-194, de rares révoltes, les plus significatives étant celle des Germains en 9 après J.-C. et celle des Juifs en 69-70, puis 132-135. La première marque un tournant majeur : l'Empire romain abandonne, à la suite de la bataille de Teutobourg où les révoltés germains détruisent deux légions, l'espace déjà conquis entre le Rhin et l'Elbe. Contenues par le *limes* (frontière fortifiée), les tribus germanes se tiennent alors calmes pendant presque 250 ans, à l'exception des Quades et des Marcomans repoussés par Marc Aurèle en Bohême (180). Les révoltes des Juifs, en revanche, aboutissent à la destruction du temple de Jérusalem et à leur dispersion. Les Romains n'envisagent plus d'étendre un empire qui s'étend de la Manche à la Syrie, du Rhin à la Nubie ;

ils n'entreprennent plus des expéditions de conquête que de manière occasionnelle : Claude en Bretagne (Grande-Bretagne) (43-47), Trajan en Dacie (Roumanie) (101-107), Septime Sévère en Mésopotamie (199).

Hors de ces exceptions, l'essentiel de l'Empire, soit la plus grande partie de l'Europe, l'Afrique au nord du Sahara, le Proche-Orient, ignore la guerre. Nous ne mesurons pas à quel point une telle situation est inédite. Ne l'avaient connue jusque-là, sur des surfaces moindres et des périodes plus courtes, que les empires orientaux (Égypte, Babylone, Assyrie, Empire perse, successeurs d'Alexandre). Tout le reste du temps, depuis la préhistoire, était rempli des querelles sanglantes des communautés humaines entre elles. Guerres d'ampleur limitée mais incessantes et sans pitié ; le groupe humain y risquait chaque fois sa survie : en cas de défaite, les hommes étaient massacrés, les femmes et enfants massacrés aussi ou, signe d'un certain progrès, emmenés en esclavage. On connaît les querelles continuelles du peuple hébreu avec ses voisins, des cités grecques ou des tribus gauloises entre elles. C'était là le sort de la plus grande partie du monde, celle qui n'était pas encore assujettie à un sceptre de fer. Ne pas avoir à s'armer pour survivre, ne pas risquer sa vie chaque jour, tel fut le premier miracle de l'Empire romain aux alentours de la vie du Christ.

Parmi les empereurs qui se succèdent pendant cette période, certains passent à la postérité comme des hommes sages, bons administrateurs : Auguste, Vespasien, Titus, Trajan, Hadrien, Antonin, Marc-Aurèle et même Septime Sévère. D'autres sont de dangereux psychopathes pervers, fantasques et criminels : Caligula, Néron, Domitien, Commode, Elagabal. Mais ces caprices sanguinaires ne semblent pas avoir d'impact hors du cercle limité de la cour impériale. Fondé sur des structures solides, une administration efficace, l'Empire poursuit son cours.

L'Antiquité ne connaît pas de progrès technique significatif qui puisse entraîner une amélioration de la vie. Seul le développement des échanges – et donc une certaine spécialisation des provinces – a pu élever le niveau de vie. Le principal obstacle aux échanges étant l'insécurité, la sécurité générale qui règne aux I^{er} et II^e siècles

explique la prospérité apparente qui s'étend alors dans l'ensemble de l'Empire.

L'essor urbain

Prospérité sans doute limitée pour la grande majorité qui vit à la campagne, ployant sous le faix avec des techniques encore rudimentaires et nourrissant de ses surplus (et même de son nécessaire!) l'aristocratie, l'armée et la plèbe urbaine. Une bonne moitié de la population vit en esclavage et contribue à la prospérité mais n'en profite guère. Reste une population urbaine qui, quoique minoritaire, se développe un peu partout grâce à la paix et au mouvement des échanges. Largement oisive, elle vit de petites propriétés, de rentes, des largesses des riches, de l'empereur à Rome, des plus illustres citoyens dans les villes de province. L'austérité des logements (en dehors de ceux de l'aristocratie), l'absence de distractions domestiques conduisaient cette population à passer le plus clair de son temps dans les lieux publics : forum, marchés, tavernes, salles de jeux, thermes (extraordinairement développés un peu partout grâce à la générosité des puissants) mais aussi spectacles.

On frémit aujourd'hui à voir la barbarie sanglante de beaucoup de ces spectacles parfaitement légaux à une époque qui, par ailleurs, semble si proche de nous par son art, sa littérature, sa philosophie et qui voit les sentiments moraux les plus raffinés s'exprimer non seulement dans les premiers textes chrétiens mais aussi dans l'œuvre des philosophes païens, en particulier stoïciens. Les combats de gladiateurs, généralement jusqu'à la mort, sont avidement recherchés par la foule romaine. La renommée des gladiateurs vedettes est telle qu'on voit certains empereurs (Caligula, Néron, Commode) la jalouser et rechercher, eux aussi, la gloire des jeux du cirque. En 249, pour fêter le millénaire de la fondation de Rome, 1 000 couples de gladiateurs se produisent au Colisée, 32 éléphants, 10 tigres, 50 lions sont tués. Pour qui aime voir le sang couler (et il coule beaucoup dans une société qui ne connaît que l'arme blanche), le spectacle est encore plus direct quand sont égorgés en 66 au cirque de Césarée, des milliers de révoltés juifs.

Le châtement des soldats rebelles est presque toujours la peine de mort (parfois donnée au hasard en cas de châtement collectif, selon le système de la décimation¹). Les esclaves rebelles sont crucifiés le long des routes, parfois par centaines. D'autres spectacles, comme les courses de chars, épargnent peu la vie humaine : peu d'égards pour les accidentés, nombreux à chaque course. D'autres divertissements, moins cruels, n'échappent pas à la vulgarité : théâtre populaire où l'on joue plus souvent des farces grossières que de l'Euripide. Les prostituées de Rome sont raflées une fois l'an et sommées de se battre entre elles nues au cirque. Le combat, à la différence de celui des gladiateurs, ne se termine pas par la mort, les intéressées étant réservées pour d'autres usages, seulement quelques crêpages de chignons et autres horions. Il n'en témoigne pas moins de mœurs singulièrement dégénérées.

La vie urbaine est le lieu d'un brassage des populations. L'esclavage en est un des facteurs, les plus habiles se faisant affranchir mais loin de leur pays d'origine, l'armée en est un autre : le recrutement s'étend de plus en plus hors de l'Italie et les empereurs veillent à ce que les soldats soient affectés loin de leur terre natale ; le commerce est le plus important ; il est florissant entre les provinces que la conquête romaine a décloisonnées et même avec les terres barbares. La distinction, parmi les hommes libres, entre citoyens, en majorité italiens et non citoyens – tous les autres –, tend à s'effacer par l'accession progressive à la citoyenneté qui trouve son achèvement avec l'édit de Caracalla (212) lequel, en conférant le droit de cité à tous les hommes libres de l'Empire témoigne d'une transformation progressive et en profondeur de la société romaine au cours de l'époque considérée. De plus en plus, le cosmopolitisme aidant, les différences de statut ou de classe : la noblesse (sénatoriale ou, d'extraction plus récente, équestre), les citoyens libres, les esclaves, se substituent à la césure originelle des conquérants (romains puis italiens) et des assujettis.

Mais ces développements, urbanisation, diffusion de la citoyenneté, ont leurs limites. Quoiqu'en paix et généralement

1. Châtement collectif où était mis mort un soldat sur dix, tiré au sort.

prospère, ce monde ignore totalement l'idée moderne du progrès : c'est un monde statique où pour la majorité des hommes, les générations se succèdent à l'identique. Les sciences sont florissantes, dans la suite de l'époque hellénistique, mais l'idée que leur application technique puisse améliorer le sort des hommes est ignorée. « Dans un système où l'organisation est des plus hautes, la nouveauté technique est toujours génératrice de troubles » (Bertrand Gille)². Aussi n'est-elle pas encouragée : quand un ingénieur inventeur présente à l'empereur Vespasien une sorte de grue permettant de construire plus vite les édifices publics, il est mis à mort, comme pouvant causer du chômage. D'ailleurs, aucune innovation significative ne vient nourrir l'idée de progrès.

Un monde inquiet

Le monde antique est dès lors un monde inquiet. Cette inquiétude se lit dans les yeux des admirables portraits funéraires sur bois du Fayoum (une région d'Égypte où a prospéré la gnose). Les vieux cultes de la Rome païenne ont été organisés et rationalisés par Auguste autour de celui de la déesse Rome et de celui de l'empereur. Ce culte officiel est célébré avec un ritualisme froid dont la ferveur est absente. Les classes dirigeantes respectent la tradition païenne mais la prennent au second degré ; ses membres sont généralement adeptes de philosophies prônant un dieu unique mais indifférent, régnant sur une nature éternelle soumise à l'éternel retour : stoïcisme, néo-platonisme. Certains de ses membres sont discrètement athées, de l'école d'Épicure ou de Lucrèce. L'inquiétude est nourrie par la conscience de la précarité de la vie que rappellent des catastrophes naturelles spectaculaires (éruption du Vésuve en 80) ou la faiblesse de l'espérance de vie dans cet univers où les techniques médicales sont aussi frustes que les techniques de production, et où les épidémies sont fréquentes : la peste emporte Marc Aurèle en 180. Le brassage des populations, l'attrait de la nouveauté, la

2. *Histoire des techniques* (sous la direction de Bertrand GILLE), Pléiade, 1978, page 382.

recherche d'apaisement à cette inquiétude, ont attiré en Occident les cultes orientaux.

Ils apparaissent dès les derniers siècles de la République. Marius a une prêtresse syrienne avec lui. Sylla installe à Rome un collège de prêtresses d'Isis. Cette pénétration provoque des réactions de rejet : en 186 avant Jésus-Christ, la découverte de bacchanales organisées à Rome provoqua un scandale : 7 000 adeptes, soupçonnés de conjuration, furent condamnés à mort. Mais l'attraction pour les cultes orientaux était trop forte pour être endiguée.

Ces cultes ont en commun de promettre le salut individuel devenu une aspiration majeure, généralement de l'âme seule. Ils n'excluent pas la croyance au fatalisme astrologique. Ils ont un caractère initiatique. L'initiation donne-t-elle accès à des doctrines secrètes ? On n'en trouve guère de traces. Le plus souvent, il s'agit d'un simple rituel, plus ou moins complexe, plus ou moins occulte. Rien de comparable aux doctrines sophistiquées des gnostiques. Ce caractère secret n'empêche pas des cérémonies particulièrement spectaculaires, des « mystères » faisant largement appel à l'émotion, souvent sanglants, parfois orgiaques, à des danses frénétiques. Dans le culte de Dionysos, le phallus occupe une place privilégiée. Des scènes d'extase, de type chamanique, se produisent. Tout cela est plus attractif que la pompe froide de la vieille religion romaine : « Rien n'égalait dans les vieux rites latins l'éclat audiovisuel des cérémonies osiriennes » (Robert Turcan³).

Ces cérémonies mettent généralement en scène des récits de mort et de résurrection, autour des cycles de la nature et, pour cette raison, ont souvent lieu à l'équinoxe de printemps. La première vague de mystères vient de Grèce, et il s'agit des cultes les plus archaïques, cultes chthoniens préhelléniques, exaltant la fécondité, de la terre ou des femmes. Tel est le culte de Déméter (ce mot signifie Déesse-mère) organisé autour des mystères d'Éleusis auxquels l'empereur Hadrien lui-même fut initié.

3. *Histoire des religions* (sous la direction de Henri-Charles Puech), tome II, Pléiade, 1972, page 35.

Les cultes orphiques se réfèrent à Pythagore. Ils célèbrent le demi-dieu Orphée, qui descendit aux enfers et en ressortit, qui maîtrisa les forces de la nature, subjuguant les animaux par sa musique. Les orphiques sanctifient le dimanche, effectuent l'oblation du pain. S'ils refusent les sacrifices sanglants, les orphiques ont été les premiers à décrire un enfer de souffrances perpétuelles. Mircea Eliade y voit une anticipation de la gnose. Dionysos (Fils de dieu), Bacchus pour les Romains, en est la figure de référence.

En même temps vinrent les cultes d'Asie mineure, principalement celui de Cybèle, déesse de la fécondité et des récoltes, elle aussi. Lui est associé son époux Attis à la destinée tragique : rendu fou par son épouse jalouse, il se castra. Ses prêtres, les galls, fanatisés au cours de cérémonies hystériques vont jusqu'à s'émasculer en public, le 24 mars, au cours des *sanguinaria*, cérémonies qui pouvaient séduire certains Romains mais faisaient horreur à beaucoup. Un édit impérial les interdit.

Puis vient la vague égyptienne : pas tant le riche panthéon zoomorphique des temps pharaoniques que le culte d'Isis et d'Osiris, au destin tragique puisqu'il fut coupé en quatorze morceaux, réunis pour sa résurrection rituelle au moment de la crue du Nil.

Mais le plus spectaculaire des cultes orientaux fut, sous l'Empire, celui de Mithra, dieu iranien venu à Rome vers 67 avant J.-C. par la Phrygie où il accentua son caractère de dieu des guerriers qu'il n'avait guère dans son pays d'origine. Il est identifié au soleil : *Sol invictus*. Les mystes (ceux qui se font initier) assistent à des tauroboles où ils sont arrosés du sang du taureau sacrifié, rite présent aussi dans le culte d'Attis. Les adeptes, tous des hommes, se réunissent en confréries participant à des repas rituels. Saint Jérôme nous a conservé le nom des sept degrés d'initiation⁴, sans qu'y apparaissent non plus des secrets complexes. Pour Tertullien, le rituel du culte de Mithra offre une image déformée de la résurrection chrétienne. Il se réfère à Zarathoustra. Religion d'hommes, la religion de Mithra rencontra un succès particulier dans les armées romaines, d'autant

4. Ces grades sont les suivants : le corbeau (*corax*), le fiancé ou jeune marié (*nymphus*), le soldat (*miles*), le lion (*leo*), le Perse (*Perses*), l'Héliodrome (*Heliodromus*) et le Père (*Pater*).

que, jusqu'à Constantin, elle était encouragée par la hiérarchie pour faire pièce au christianisme. Face à ce panthéon éminemment syncrétique dominé par Isis et Mithra, les cultes syro-phéniciens tels celui d'Adonis, celui d'Elagabal promu par l'empereur du même nom, ou celui du Soleil cher à l'empereur Aurélien, eurent moins de portée. Tous furent en concurrence avec le christianisme orthodoxe ou gnostique.

Par-delà les ressemblances de surface avec les cultes à mystères, dont la moindre n'est pas de venir d'Orient, le christianisme est le seul à se référer à un personnage récent et aux contours relativement précis comme Jésus-Christ. Beaucoup plus précis sont également son dogme – et cela dès le commencement –, sa morale, plus forte son organisation. Il a un corpus d'écritures que n'ont pas les cultes à mystères païens. Si la gnose partage avec ces cultes le goût des rituels secrets, parfois orgiastiques, elle s'en distingue par des doctrines beaucoup plus élaborées mais aussi par une vision beaucoup plus négative du monde présent. Par-delà la religion proprement dite, le monde romain est adepte, dans toutes les classes de la société, à commencer par les plus hautes, de toutes les sortes de ce que nous appelons superstitions : horoscopes, augures, magie, envoûtements, évocation des morts, remèdes de bonne femme. Nul n'entreprend rien sans savoir si le jour est faste ou néfaste ; chacun est obsédé de connaître sa destinée ou plus simplement les promesses de l'avenir immédiat. Cet état d'esprit alimente un vaste marché où prospèrent toutes sortes de charlatans, les plus courus étant souvent les plus exotiques, en particulier ceux qui viennent d'Égypte, terre réputée pour ses sortilèges.

L'expansion du christianisme

Avant d'être celle de la gnose, cette période voit la première grande expansion du christianisme. À la fin de sa courte carrière terrestre, en l'an 30, Jésus-Christ ne laisse que douze apôtres et quelques centaines de disciples, tous juifs, dans la province reculée de Palestine. Parti de la province, de milieux populaires, étranger à la culture dominante gréco-latine, le christianisme a atteint plus

vite qu'on ne le croit les classes supérieures (dès la fin du I^{er} siècle des membres de la famille impériale) et les milieux intellectuels. En 235, le christianisme est répandu dans tout l'Empire et toutes les classes sociales mais surtout les villes ; il se distingue clairement d'un judaïsme qui se reconstitue non sans mal après les catastrophes de l'an 70 après J.-C. (destruction du second temple de Jérusalem) et 135 (répression de la révolte de Bar Kochba) qui répétaient celle de l'an 686 avant J.-C. (prise de Jérusalem et destruction du premier temple). Le judaïsme est, comme le christianisme, dispersé, mais plus guère prosélyte. Encore minoritaire, le christianisme est particulièrement présent dans la partie orientale de l'Empire (Syrie, Asie mineure, Égypte) et à Rome, à la ville plus qu'à la campagne. Les « gens du dehors », comme disaient les premiers chrétiens, ne distinguent sans doute pas clairement les formes orthodoxes⁵ de la nouvelle religion des multiples déviances qui l'entourent dont les doctrines gnostiques sont la principale.

5. Il est entendu que dans cet ouvrage, l'orthodoxie ne désigne pas l'Église orthodoxe au sens actuel, grecque ou russe, laquelle ne s'est détachée du tronc commun qu'en 1054, mais l'Église chrétienne du courant principal au cours du premier millénaire que l'on appelle catholique dès le début du II^e siècle. De fait, catholique et orthodoxe sont ici presque toujours synonymes.

GNOSE ET GNOSTIQUES

Le monde revalorisé	234
La franc-maçonnerie	236
Gnose et philosophie moderne.....	239
Marx et Marcion	241
Gnose, littérature et art.....	243
Gnose et modernité.....	247

BIBLIOGRAPHIE	251
---------------------	-----

ABRÉVIATIONS des ouvrages anciens les plus cités	259
--	-----

